

Publié le mercredi 27 mars 2019 à 10h46

Théâtre : faire entendre *Onéguine*, tout un art

A Saint-Denis, Jean Bellorini propose aux spectateurs d'écouter le poème de Pouchkine au casque.

Par Brigitte Salino



« *Onéguine* », d'après « *Eugène Onéguine* », de Pouchkine, dans une mise en scène de Jean Bellorini. Crédit Pascal Victor

Sauf une fois, brièvement, pour *Les Frères Karamazov*, de Dostoïevski, Jean Bellorini (37 ans) n'a jamais utilisé de vidéo dans ses mises en scène. Le directeur du Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, en Seine-Saint-Denis, aime le théâtre simple, qui laisse les spectateurs s'inventer leurs images. Il aime aussi la littérature, passionnément, allégrement.

L'automne dernier, il a présenté *Un instant*, d'après *A la recherche du temps perdu*, de Proust. Ce printemps, il propose *Onéguine*, d'après *Eugène Onéguine*, de Pouchkine, dans la traduction d'André Markowicz. Et il choisit une option radicale, qui va à l'encontre du flot d'images souvent montré sur les scènes : écouter le texte, avec un casque. Jean Bellorini n'est pas le premier à faire une telle proposition. Mais il réussit là où d'autres ont échoué.

Les spectateurs prennent place sur des gradins qui se font face. Au milieu, il y a deux tables avec de vieux chandeliers et un piano. L'ingénieur du son se tient à sa console, en retrait, sur un côté, dans le noir. De l'autre côté est suspendue une lampe, blanche et ronde comme la lune qui berce les espoirs, les hivers, les spleens et les nuits d'*Onéguine*. Quatre comédiens et une comédienne se partagent le texte, qui n'est pas donné dans son intégralité, mais restitue l'essence du poème dramatique d'Alexandre Pouchkine (1799-1837) : un voyage dans le sentiment de la vie, le désir ceint de chimères, et la tristesse d'être, si semblable à un chagrin d'enfant, parfois, qu'elle en devient douce.

Comme une brise sur la peau

Et puis, il y a cette légèreté, l'humour que Pouchkine met à s'adresser à son lecteur, la poésie incomparable de ses vers. Tout vibre comme une brise sur la peau, l'ennui qui gagne Onéguine à Pétersbourg, son départ pour la campagne où il rencontre le jeune poète Lenski, l'amitié qui naît entre les deux hommes, la toile qui se tisse entre eux et les deux sœurs, Olga et Tatiana... Jusqu'au matin du duel, où Onéguine tire sur son ami Lenski. « *Inerte, il gisait là, et pâle/Son front plein d'une étrange paix./Du sein qu'avait troué la balle/Le sang en s'écoulant fumait.* »

Pour ce passage, les spectateurs sont conviés à enlever leur casque. Ils peuvent d'ailleurs le faire à tout moment, s'ils le désirent, mais le faire, c'est se priver de la qualité de l'écoute des comédiens, et de l'environnement sonore. Car, assis sur les gradins du théâtre, on entend ce qu'on imagine dans le silence, chez soi, quand on lit *Onéguine*: les bruits de la ville et les sons de la campagne, les grelots des fiacres et le crissement de la neige, le souffle d'air d'une lettre glissée sous une porte, les trilles d'un rossignol et les rafales du blizzard... tout y est, perceptible, sensible. Une alliance se noue entre les voix des comédiens et les sons, des images naissent dans l'imagination. Ainsi naît le théâtre d'une écoute fertile.

Brigitte Salino